

## XYZ. La revue de la nouvelle



### En rang

Marrie E. Bathory

Numéro 106, été 2011

Règlement de comptes : la loi du talion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63839ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Bathory, M. E. (2011). En rang. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (106), 21–23.

# En rang

Marrie E. Bathory

J'AI BEAUCOUP APPRIS à l'école primaire. On m'a montré à lire, puis à écrire mes premiers mots. Surtout, on y a fait mon éducation. L'acceptation, la tolérance, la patience : ces principes-là m'ont marqué. Littéralement.

C'est grâce à toi, Steven Tremblay.

« Si ça se reproduit, Emmanuel, va trouver un adulte », me disait-on. En vérité, de solution, il n'y en a jamais eu. Tu le sais, ça, Steven. Madame Caroline balayait de la main nos « petites chicanes d'enfants », mais aussitôt la meute à tes ordres se reformait, attirée par le désespoir comme par l'odeur du sang.

Dis-moi, suis-je devenu une victime à force d'endurer les surnoms, les claques, ou marchais-je déjà en poussant du bout des semelles ce regard abattu que j'ose à peine croiser dans un miroir ?

Mieux que personne, tu t'es chargé de me corriger, de faire en sorte que je me comporte correctement. Alors je me suis efforcé de marcher, de parler comme les autres. D'aplanir les contours de ma personnalité pour mieux m'écraser moi-même. Tu te souviens ? Je me couchais sur l'asphalte de la cour de récré pour que tu puisses me marcher sur le dos.

Ça n'a jamais été suffisant pour que tu m'abandonnes. Toujours, quelque chose justifiait ton intervention. Après tout, mes questions un peu trop brillantes, je méritais bien que tu me les fasses ravalier.

Quand elle m'entendait les poser, Madame Caroline soupirait, m'enjoignait de me taire et de reprendre ma place. En rang. « Arrête de chercher à devancer les autres, Emmanuel. »

Tout ce que je voulais, pourtant, c'était les laisser me dépasser. M'effacer.

Sauf que même le murmure que je tâchais d'étouffer, on l'interprétait comme un cri d'alarme. Encore une façon de me démarquer. Comme le refus de manger, ou encore la marque laissée par la corde, autour du cou. Et ça continuait.

Tu avais ton rôle et moi, le mien. Les répliques m'en sont restées gravées dans la chair. Regarde ça, Steven. Regarde comme elles sont belles, mes cicatrices.

Ça faisait partie du jeu. Madame Caroline m'obligeait à aller rejoindre mes amis, au lieu de rester tout seul, dans mon coin. Essayer de participer. Pour cela, il fallait ne pas réagir. Accepter les coups. Tolérer la souffrance. Être patient, attendre que ça passe.

La scène a été répétée tant et tant qu'au moment où tu t'avances vers moi, quinze ans plus tard, je m'apprête toujours à faire comme tu me l'as appris : courber l'échine, me préparer à recevoir ta réplique. Ou ton poing. Au goût du jour.

Le deuxième sous-sol d'un stationnement n'a peut-être rien à voir avec la cour de l'école, mais ça ira. Tu t'approches, et je cale ma tête entre mes épaules. Je suis prêt.

Tu passes à côté de moi. M'observes une demi-seconde avant de détourner le regard. Mais moi, je te vois, tu sais. Ta lèvre supérieure se plisse comme celle de Madame Caroline quand on m'envoyait voir le psychologue. Elle me poussait hors de la classe, puis refermait la porte, l'air de se dire : « Il a quelque chose de pas normal, ce petit maudit-là. »

Ça ne se passera pas comme ça, Steven. Tu ne vas pas m'ignorer, poursuivre ton chemin sans un mot, une insulte ou quelque chose du genre.

Tu ne vas pas m'abandonner, pas maintenant !

Je franchis la distance que tu cherches à creuser entre nous ; tu presses le pas. J'essaie d'attraper ton épaule, de t'obliger à me faire face. Seulement, tu résistes.

Une poussée. Tu vacilles, puis tombes à genoux, par terre. Tu lâches une plainte.

C'est ton tour. « Accepte-le donc, ton rôle, Steven. »

Un geignement. Tu ne t'appelles même pas Steven, prétends-tu. Je me souviens que moi aussi, à l'époque, j'aurais dit n'importe quoi pour que tu cesses de me frapper.

Coup de pied aux côtes. Tu t'affales.

Je me jette sur toi, t'empoigne les cheveux, et bang ! ton crâne, sur l'asphalte. Un autre coup. Encore. Un autre.

Jusqu'à ce que tu parviennes à tolérer cette douleur qui te fait ciller comme un chien. Comme tu me l'as appris.

Je consacre de longues minutes à te faire apprécier ces valeurs que tu m'as toi-même inculquées. Acceptation. Tolérance. Patience. Vois-tu, je sais me montrer très, très patient. Je te dois bien ça, non ?